

Nature et ville chez Georges de Peyrebrune (1841-1917) : une lecture écoféministe est-elle possible ?

Lydia DE HARO HERNÁNDEZ

Universidad de Murcia

lydia.d.h@um.es

<https://orcid.org/0000-0001-9043-7430>

Resumen

Este artículo revisita la obra de la escritora francesa Georges de Peyrebrune a la luz de las teorías ecofeministas. El estudio se centra en analizar las representaciones de los espacios rurales y urbanos, que reflejan las dicotomías entre el mundo primitivo y el mundo civilizado, la naturaleza y la cultura, lo femenino y lo masculino. Este análisis se realiza a partir de un corpus de cinco obras —«Polichinelle» (1883), *Victoire la Rouge* (1883), *Les Ensevelis* (1887), *La Margotte* (1887) y *Le Roman d'un Bas-bleu* (1892)— con el objetivo de poner de relieve la sensibilidad protoecológica y feminista de la autora y subrayar su contribución para esclarecer las equivalencias entre las prácticas de dominación y explotación de la naturaleza y de las mujeres por parte de los hombres.

Palabras clave: Ecología, Feminismo, Ecocrítica, Estudios de mujeres, Crítica literaria.

Résumé

Cet article revisite l'œuvre de l'écrivaine française Georges de Peyrebrune à la lumière des théories écoféministes. Il s'attache ainsi à analyser les représentations des espaces ruraux et urbains, miroir des dichotomies monde primitif-monde civilisé, nature-culture et féminin-masculin, à travers un corpus de cinq ouvrages — « Polichinelle » (1883), *Victoire la Rouge* (1883), *Les Ensevelis* (1887), *La Margotte* (1887) et *Le Roman d'un Bas-bleu* (1892) — dans le but de mettre en lumière la sensibilité proto-écologique et féministe de l'écrivaine et sa contribution dans l'éclairage des équivalences entre les pratiques de domination et d'exploitation des hommes sur la nature et les femmes.

Mots clés : Écologie, Féminisme, Écocritique, Études des femmes, Critique littéraire.

Abstract

This article revisits the work of French writer Georges de Peyrebrune through the lens of ecofeminist theories. It aims to analyse the representations of rural and urban spaces, which mirror the dichotomies between the primitive and the civilized world, nature and culture, and feminine and masculine. This analysis is conducted through a corpus of five works —«Polichinelle» (1883), *Victoire la Rouge* (1883), *Les Ensevelis* (1887), *La Margotte* (1887) and *Le Roman d'un Bas-bleu* (1892)— with the goal of shedding light on the writer's proto-ecological and feminist sensibility, and her contribution to illuminating the parallels between male practices of domination and exploitation of both nature and women.

Keywords: Ecologie, Feminism, Ecocriticism, Women's Studies, Literary Criticism.

1. Introduction

Georges de Peyrebrune¹ est une femme de lettres française de la fin du XIX^e siècle originaire du Périgord. Son œuvre — concentrée entre les années 1870 et 1910 — suscite aujourd'hui un intérêt renouvelé, grâce notamment au travail des auteur·e·s et des chercheur·e·s qui se sont démené·e·s à sortir de l'oubli cette écrivaine, renommée en son temps et dotée d'un incontestable talent littéraire².

Son génie créatif se manifeste dès son plus jeune âge : d'abord à l'école, où elle remporte même un prix de composition ; puis, lorsque, jeune fille encore, quelques-unes de ses nouvelles sont publiées dans la presse de Périgueux (*Le Senne*, 1885, et *Delaville*, 1887, cités dans Socard, 2011 : 30). Peyrebrune n'ose pas pour autant envisager de faire de sa grande passion un moyen de subsistance jusqu'à ce que, déjà mariée, elle doit subvenir aux besoins d'un mari parasite³. Se détournant alors du destin qui lui

¹ Bien que mariée, Georges de Peyrebrune choisit de signer ses œuvres du nom « de Peyrebrune », son nom de naissance, précédé de la forme masculine de son prénom, « Georgina ». Ce nom, souvent perçu à tort comme un pseudonyme, correspond en réalité à son identité d'autrice. Cela ne l'empêche pas d'avoir recours, notamment dans ses publications en presse et au cours de sa première période littéraire surtout, à plusieurs pseudonymes tels que « Régina », « Andréa de Peyrebrune », « Célimène », « Hunedell », « Marco » ou encore « Petit Bob ».

² Depuis la parution en 2011 de *Georges de Peyrebrune : Itinéraire d'une femme de lettres...* de Jean-Paul Socard — étude pionnière dans la réhabilitation du nom et de l'œuvre de cette écrivaine périgourdine —, les rééditions critiques de certains de ses titres et les publications dédiées à éclairer sa contribution à la Littérature française et son histoire se sont succédées sans cesse en France (J.-P. Socard, Nelly Sanchez, Julie Floury, Camille Paix, Éric Dussert et Besma Nacer) ; en Angleterre (Marie Martine) ; au Canada (Michael Finn, Margot Irvine, Hilary Pritchard et Sophie Ménard) ; aux États-Unis (Sharon Larson) et en Espagne (Lydia de Haro Hernández).

³ Georges de Peyrebrune épouse en 1860, à Périgueux, Paul Adrien Numa Eimery, un rentier de neuf ans son aîné, capitaine des Mobiles de la Dordogne pendant la guerre franco-prussienne, puis secrétaire à la mairie de Périgueux. Peu d'informations existent à ce jour sur cet homme et sa vie auprès de l'écrivaine, si ce n'est que le couple De Peyrebrune-Eimery s'engage dans de grosses dépenses pour la réhabilitation et l'aménagement de la vieille maison familiale des Meulières, à Chancelade, avant de s'y installer,

est réservé en tant que femme de la petite bourgeoisie provinciale, elle quitte le Périgord et vient s'établir à Paris après les événements de la Commune pour débiter sa carrière d'écrivaine, qui est longue de quelque quarante ans et très prolifique⁴. Certes, cette décision lui apporte autant de désillusions que de joies, propres aux aléas de la vie d'écrivaine, mais lui permet après tout de jouir d'une certaine indépendance. Cette décision lui ouvre également les portes d'un nouvel univers : celui de la grande ville et des sphères littéraire, artistique, intellectuelle et politique, aux mains de la gent masculine.

À Paris, Georges de Peyrebrune mène effectivement une existence mondaine et devient une « figure éminente de la bonne société » (Socard, 2011 : 144). Elle réussit à se créer un réseau de personnalités influentes et intéressantes, hommes et femmes. Parmi ces dernières, elle fréquente notamment Rachilde, Camille Delaville, Marcelle Tynaire, Olympe Gévin-Cassal, Gabrielle Réval, Séverine, Mme Rattazzi ou Juliette Adam : ce sont des femmes aux origines, aux convictions et aux situations personnelles assez disparates, mais ayant toutes en commun leur caractère de femmes fortes et indépendantes, sûres d'elles-mêmes et de leur talent, et surtout rebelles. C'est au contact de ce monde nouveau que sa pensée termine sans doute de se former, riche des rencontres faites et des expériences vécues. Elle est, comme l'affirme Jean-Paul Socard (2011 : 87), une femme « pleinement dans son siècle », « engagée à promouvoir les

et qu'ils doivent vendre en 1906 accablés par les dettes. Grâce à la correspondance entretenue par Georges de Peyrebrune avec ses amis les plus proches — dont la femme de lettres Olympe Gévin-Cassal ; son jeune admirateur Reynold Decker ; et Pierre Petit, l'abbé de Carlux —, on peut dresser le profil d'un homme débauché, vicieux, infidèle, « faible d'esprit » et « le cerveau fragile » (Peyrebrune, 1902), auprès de qui Georges de Peyrebrune subit certainement de nombreux déboires. Souvent malade, sa femme le soigne, le suit de loin et le soutient économiquement. Décédé en 1928, il survit onze ans à sa femme.

⁴ L'œuvre de Georges de Peyrebrune comprend plus d'une trentaine de titres en tout. Elle privilégie la thématique amoureuse et s'inspire des vies de femmes issues de toutes les couches de la société ainsi que de son vécu personnel. La catégorisation générique de sa production n'est cependant pas chose facile : l'écriture est pour elle non seulement un art mais aussi son seul gagne-pain. Elle cherche à contenter son lectorat féminin sans renoncer à un public cultivé, en intégrant les codes du roman sentimental dans les structures d'autres genres dits « plus sérieux » (de Haro Hernández, 2019). Comme c'est l'habitude à l'époque, elle fait passer le gros de sa production littéraire dans les feuilletons des principales revues, comme la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue Bleue*, *La Vie populaire*, *Le Figaro*, *La Vie littéraire* ou *Le Journal*. Ses principaux titres sont publiés par des maisons d'édition de prestige, telles que Dentu, Calmann-Lévy, Charpentier, Lemerre et Ollendorff. Éventuellement, elle écrit des chroniques pour des journaux, comme *La République française*, et est invitée à prononcer des conférences. Écrivaine appréciée de son lectorat et respectée dans le domaine littéraire, elle reçoit plusieurs petits prix et est couronnée par l'Académie française à deux reprises (en 1896, pour *Vers l'amour* ; et en 1899, pour *Au pied du mât*). Dans la dernière étape de sa carrière, le respect pour sa figure et la reconnaissance de son talent lui valent également d'intégrer le jury du prix Vie Heureuse (préfiguration du prix Femina), créé en 1905. Georges de Peyrebrune meurt à Paris en 1917, sur fond de Première Guerre Mondiale, dans la précarité et la détresse.

idées qui lui sont chères [...] et défendre aussi sa conception de notions qui font débat à l'époque ». Depuis sa position d'écrivaine, elle « contribue à une prise de conscience, chez les lecteurs de ses œuvres, de thèmes sociaux, moraux et humains qu'elle souhaite voir progresser » : à travers ses textes et ses manifestations publiques, Georges de Peyrebrune se prononce sur le rôle de la femme et son statut, la libre pensée, l'antisémitisme, la peine capitale, la tauromachie ou la vivisection.

Or, en dépit de l'excitation intellectuelle de la vie parisienne et des exigences de la vie de société, elle sait tenir à l'écart l'un et l'autre monde et ne rompt jamais vraiment le lien avec sa terre d'origine, où elle revient sans cesse pour y passer de longues périodes. C'est précisément là, à proximité de la Beauronne, aux Meulières, près de Chancelade — en pleine nature, donc — qu'elle trouve l'inspiration et le calme pour la création de certains de ses ouvrages. C'est d'ailleurs là qu'elle mène discrètement une « vie de femme », auprès de sa mère et de son mari, et qu'elle préserve les secrets de son intimité.

Ce partage entre la province et la capitale — sphères privée et publique pour l'auteure respectivement — traduit la dualité femme-écrivain qui forme l'identité de Peyrebrune et trouve, par ailleurs, un reflet dans son œuvre. Nature et ville servent de cadre à ses histoires, mais l'intérêt que l'écrivaine porte sur ces deux décors va bien plus au-delà de l'expérience esthétique. Chez Peyrebrune, les descriptions du paysage — principalement naturel, mais aussi urbain — accompagnent la trame des récits et en annoncent les points forts ; la nature est souvent personnifiée, les animaux anthropomorphisés, les personnages animalisés : une connexion particulière entre nature, humains et animaux non-humains se dégage de son œuvre et s'impose aux lecteurs. Tout aussi évident est le ton engagé qui parcourt l'œuvre de cette écrivaine qui plaide ouvertement la cause des plus démunis — femmes et animaux notamment — en dénonçant les abus de l'homme (au sens masculin).

Ces constatations nous amènent à nous interroger en conséquence sur les liens possibles entre ces deux caractéristiques de l'œuvre de Georges de Peyrebrune et, par-delà, à la revisiter sous un œil nouveau. Ainsi, à l'heure actuelle, dans l'urgence de la crise climatique, nous nous rendons plus que jamais sensible aux indices d'une inquiétude écologique avant la lettre chez Georges de Peyrebrune.

Plus particulièrement, dans le cadre de cette étude, nous nous proposons de faire une analyse des représentations de la nature et de la ville, sous une approche éco-critique féministe, dans un corpus de cinq ouvrages. Il s'agit d'un récit bref, « Polichinelle » (1883), et de quatre romans : *Victoire la Rouge* (1883), *Les Ensevelis* (1887), *La Margotte* (1887) et *Le Roman d'un Bas-bleu* (1892), retenus pour leur adéquation au sujet et leur capacité à illustrer par des images puissamment évocatrices la vision de l'auteure par rapport aux dichotomies rural-urbain, sauvage-civilisé, nature-culture, femme-homme.

2. Écologie, féminisme et critique littéraire

Le terme « écoféminisme », attribué à la française Françoise d'Eaubonne, qui l'utilise pour la première fois en 1974 dans son essai *Le Féminisme ou la mort*, définit un mouvement d'action et de pensée rassemblant deux autres mouvements — l'écologie et le féminisme — développés jusqu'alors en parallèle, quoiqu'ils aient des liens et des enjeux communs :

L'écologie, cette « science qui étudie les rapports des êtres vivants entre eux et le milieu physique où ils évoluent », comprend, par définition, le rapport des sexes et la natalité qui s'ensuit ; sa fascination s'oriente plutôt, en raison des horreurs qui nous menacent, vers l'épuisement des ressources et la destruction de l'environnement, c'est pourquoi il est temps de rappeler cet autre élément, qui recoupe de si près la question des femmes et leur combat (Eaubonne, 2024 [1974] : 308).

Et ce, dans la conviction que la libération de la femme et de la nature iront nécessairement de la main et que, par conséquent, cause écologiste et cause féministe ne peuvent plus se passer l'une sans l'autre :

Se fondant sur l'intuition du féminisme socialiste selon laquelle le racisme, le classisme et le sexisme sont interconnectés, les écoféministes ont découvert des relations entre ces formes d'oppression humaine et les structures oppressives du spécisme et de l'antinaturalisme. Le point de départ du mouvement écoféministe fut la prise de conscience que la libération des femmes — but de tous les courants féministes — ne peut être pleinement atteinte sans libération de la nature ; et réciproquement que la libération de la nature si ardemment désirée par les écologistes ne peut être pleinement atteinte sans libération des femmes : les liens conceptuels, symboliques, empiriques et historiques entre les femmes et la nature qui ont été construits dans la culture occidentale sont tels que les féministes et les écologistes doivent unir leurs efforts s'ils veulent parvenir à leurs fins (Gaard, 2011, cité dans Burgart Goutal, 2018 : 69).

En effet, les écoféministes, tel que le soulignent les fondatrices de l'organisation Women for Life on Earth⁵, voient très clairement « des liens entre l'exploitation et la brutalisation de la terre et de ses populations d'un côté, et la violence physique, économique et psychologique perpétrée quotidiennement envers les femmes » (Burgart Goutal, 2018 : 68).

⁵ Cette organisation est fondée en 1979 par des féministes pacifistes et anti-nucléaires états-uniennes et britanniques en réaction contre la catastrophe nucléaire de Three Mile Island et les tests de missiles nucléaires sur la base de Greenham Common.

Malgré ses origines françaises et des affinités évidentes, l'écoféminisme qui, depuis les années 1970, a atteint une dimension transnationale, se heurte en France à une réception contrastée. Françoise d'Eaubonne elle-même (2024 [1974] : 307) constate le rejet de cette approche par une partie des féministes françaises, qui la soupçonnent de « sexisme à rebours ». Selon Jeanne Burgart Goutal (2018 : 67, 73-75), l'écoféminisme est perçu par ces dernières comme une « étrangeté [embarrassante] », notamment parce qu'il semble prôner un « retour à la nature » jugé incompatible avec les acquis technologiques ayant allégé la vie des femmes (électroménagers, pilule, péridurale, biberon, etc.). Cette méfiance repose en partie sur une critique féministe fondamentale de la naturalisation des femmes, analysée dès Beauvoir comme un ressort de leur aliénation. L'identification des femmes à la nature est ainsi perçue comme une stratégie de domination, qui légitime l'exploitation et la réification (Burgart Goutal, 2018 : 75).

Cependant, cette opposition mérite d'être nuancée. Plusieurs travaux ont montré que des liens existent dès les années 1970 entre les mouvements féministes et écologistes en France (Cambourakis, 2018) et une nouvelle vague d'universitaires et de militant·e·s s'est emparée de l'écoféminisme dans les années 2000 et 2010. Le numéro 67 de *Multitudes* (2017), entièrement consacré à l'écoféminisme, ainsi que des ouvrages comme *Retour vers la nature ? Questions féministes* (Gener, Vuillerod & Wezel, 2020) ou les travaux d'Anne-Line Gandon (2009), témoignent de ce renouveau.

Quoi qu'il en soit, pour peu qu'on aille un peu plus loin dans les postulats théoriques écoféministes, on se rend compte rapidement que l'écart entre l'écoféminisme et les féminismes français est fondé sur de la méconnaissance et des préjugés. Dans sa préface à l'un des textes clés de la théorie écoféministe, *La Femme et la Nature* de Susan Griffin, Jeanne Burgart-Goutal (2021 : XI) éclaire la pensée de l'auteure qui vient résumer les enjeux du mouvement et trancher la polémique, car « il ne s'agit absolument pas [...] de valider la naturalisation des femmes dans sa version patriarcale, [...] dégradante et aliénante ». En effet, plutôt qu'affirmer le concept de nature construit dans le cadre de la société « patriarco-capitaliste », l'écoféminisme offre une réinterprétation « écologique » du concept, « hors de l'essentialisme et du dualisme » (Burgart Goutal, 2018 : 76). Si bien que, loin de porter atteinte contre la thèse de Simone de Beauvoir, ce mouvement écologiste-féministe la reprend pour la nuancer sous une perspective nouvelle. De fait, Susan Griffin rejette l'idée d'un détachement inné de l'homme (au sens masculin) à l'égard de la nature :

Je n'adhère pas à l'idée selon laquelle les femmes sont plus proches de la nature que les hommes, aussi bien sous sa forme traditionnelle qu'inversée. Tout ce qui existe sur terre, y compris la pensée rationnelle, fait partie de la nature. Ainsi, le fait qu'un élément soit plus proche de la nature qu'un autre me semble peu plausible. Ce qui me semble cependant très possible, c'est qu'un genre puisse être plus conscient de faire partie de la nature qu'un autre (Griffin, 2021 [1978] : 442-443).

Pour Griffin (2021 [1978] : 457), « les hommes ne sont donc pas nécessairement ni individuellement les ennemis, c'est plutôt la pensée qui se cache derrière la domination masculine qui l'est ». Cette dernière exerce une force centrifuge qui l'emporte sur l'essence même du genre masculin. Aussi, puisqu'éloigné par cette illusion différenciatrice de la nature à laquelle il se serait autrement tenu au même degré que son égale — la femme —, l'homme se croit-il dans la légitimité d'abuser de l'une et de l'autre à son gré :

L'association entre les femmes et la nature a non seulement permis d'opprimer les femmes mais elle a aussi été l'instrument du déni, un moyen d'échapper à une vérité simple : l'existence humaine est immergée dans la nature, dépendante de la nature, et en est inséparable. En imaginant que les femmes sont plus proches de la nature, il devient possible d'imaginer que les hommes en sont plus éloignés. Et, ainsi, les femmes aussi bien que les hommes peuvent s'adonner à l'illusion selon laquelle la condition humaine peut être libérée de la mortalité, de même que des exigences et des besoins liés aux limites de notre nature (Griffin, 2021 [1978] : 444).

L'écoféminisme, enfin, s'applique à échapper à la perspective centrée pour envisager le monde depuis une vision polycentrée, « où les “minoritaires” ne veulent plus se taire » (Burgart Goutal, 2021 : XXIV). En tant que mouvement théorique et activiste, il :

[met] en exergue les analogies entre violence patriarcale et violence écocide, [trace] des parallèles entre les mécanismes de domination, d'objectivation, d'exploitation, de réification qui s'exercent conjointement au cœur des relations homme-femme et homme-nature [et se mobilise] contre les injustices environnementales entre les sexes (Burgart Goutal, 2021 : XII).

Il nous arrive alors de nous interroger sur la place réservée à la littérature et la critique littéraire dans la lutte écologique féministe, à l'instar de Margot Lauwers (2024 : 2) qui « [s'inscrit] sur une approche sociolittéraire en utilisant les textes comme points d'entrée de la société que nous examinons plutôt que comme objets d'étude à proprement parler ». Selon Lauwers (2024 : 28), « la littérature se révèle non seulement nécessaire à une meilleure compréhension des idées écoféministes, mais encore, elle en est également à l'origine ».

Greta Gaard (2010 : 646) souligne, par ailleurs, que :

« ecological feminism [...] has been present in various forms from the start of feminism in the nineteenth century, articulated through the work of women gardeners, botanists, illustrators,

animal rights and animal welfare advocates, outdoors women, scientists and writers »⁶.

Et même si, comme l'affirme Patrick D. Murphy (1991 : 155), « self-conscious ecological writing must be defined as primarily a phenomenon of the late twentieth century »⁷, elle est incontestablement précédée d'une « 'nature' writing » (fr. écriture « de la nature ») qui pourrait bien être qualifiée de « proto-ecological » (fr. proto-écologique).

La relecture des textes des auteur·e·s du XIX^e siècle, dont Georges de Peyrebrune, dans une approche critique écoféministe, pourrait ainsi contribuer « to draw attention to both the data contained within literature and the effectiveness of literary texts in helping to catalyze a broad-based movement »⁸ (Gaard & Murphy, 1996 : 2).

Cette perspective invite à reconsidérer l'œuvre de Peyrebrune à l'aune de ses représentations du vivant et des espaces habités, en particulier dans leur articulation entre nature et ville.

3. Représentations de la nature et de la ville dans l'œuvre de Georges de Peyrebrune

Ce qui frappe dans l'écriture de Georges de Peyrebrune, c'est la précision et la richesse de ses descriptions du monde vivant. Cette force évocatrice relève d'un regard profondément attentif aux dynamiques du vivant et aux interactions entre les êtres et leur environnement. Son œuvre témoigne ainsi d'une sensibilité écologique avant l'heure, où la nature n'est pas un simple décor mais un acteur à part entière, en dialogue constant avec les espaces urbains qu'elle investit ou affronte.

Dans la plupart des récits de Georges de Peyrebrune, la nature acquiert une valeur symbolique. Elle constitue, d'abord, un *locus amoenus*, cet endroit idyllique et idéalisé, combinant beauté, bonheur, sécurité et confort. Pour le personnage féminin chez Peyrebrune, l'espace rural s'avère également un espace d'authenticité et d'émancipation, contrairement à l'espace urbain qui est synonyme d'aliénation. En effet, la nature représente un « lieu sûr » pour les jeunes héroïnes qui vivent heureuses dans l'ignorance du destin réservé à son genre et à l'abri des diktats de la société patriarcale.

C'est le cas, entre autres, de l'héroïne du *Roman d'un Bas-bleu* (1892)⁹, Sylvère,

⁶ Traduction libre : « le féminisme écologique [...] a été présent sous diverses formes depuis le début du féminisme au XIX^e siècle, articulé à travers le travail de femmes jardinières, botanistes, illustratrices, défenseuses des droits des animaux et du bien-être animal, femmes de plein air, scientifiques et écrivaines ».

⁷ Traduction libre : « l'écriture écologique consciente de soi doit être définie principalement comme un phénomène de la fin du vingtième siècle ».

⁸ Traduction libre : « à attirer l'attention à la fois sur les données contenues dans la littérature et sur l'efficacité des textes littéraires à aider à catalyser un mouvement de grande envergure ».

⁹ *Le Roman d'un Bas-Bleu* (1892) est l'un des récits les plus autobiographiques de Georges de Peyrebrune. L'œuvre s'ouvre sur un dialogue entre une romancière et une éditrice à qui elle propose de publier le roman de sa propre vie, composé de manuscrits, lettres et esquisses. À travers ces fragments, Peyrebrune

qui a été « élevée comme une sauvage, loin du monde et des fréquentations... » (Peyrebrune, 1892 : 33). La description que nous offre l'auteure du domaine du Parolet, dans la Bretagne, illustre parfaitement l'écart entre l'espace rural et l'espace urbain nécessaire à la liberté de l'héroïne :

Sur la route de Vannes à Quiberon, à l'orée d'un bois de sapin, une antique maison à vieilles tourelles basses : c'est le Parolet. Des tilleuls et des frênes lui font un rideau du côté où la brise de mer souffle ; de ce côté, des landes vertes d'ajoncs, et aussi de tamaris légers qui fusent en effilant leur grêle feuillage, qu'éparpillent follement les rudes vents du large.

La façade, tournée au sud, se fleurit de glycines, de roses et d'aristoloches.

Un gai jardin s'étend vers l'intérieur des terres.

Autour des champs encadrés de pierrailles alignées, quelques prairies et encore des landes. Ça et là, un bouquet de pins. C'est triste et doux, avec un air de pauvreté tranquille. Les routes sont blanches et nues ; on aperçoit, très loin, clairsemés, des villages (Peyrebrune, 1892 : 30).

Plus tard dans le roman, Sylvère du Parolet, mariée et mère d'une enfant, se retrouve établie à Paris — elle y est amenée par nécessité, comme sa créatrice — où elle est fréquentée par son amour d'enfance. C'est lors de l'une de leurs rencontres, que le couple décide de faire une promenade nocturne dans les rues de Paris :

La nuit était admirable, nous allions lentement comme pour mieux goûter toutes les sensations de cette libre promenade à travers Paris endormi. Je me sentais extrêmement heureuse par la seule vision des choses, et très disposée à aiguïser ce plaisir cérébral de tout un apport sentimental et poétique.

Nous traversâmes la place de la Concorde, déserte et nue, éblouissante de blancheur ; et l'unique aspect de sa noire aiguille égyptienne dressée vers le ciel constellé me rappela l'imaginative joie que je m'étais souvent donnée de rêver d'un voyage par la plaine des sables avec la seule rencontre des tombeaux de granit ou des roses sphinx.

Puis nous longeâmes les quais en remontant la Seine, ce fleuve magique, la nuit, avec ses ombres noires et ses clartés semblables à des lueurs d'orage. La lune, en croissant, voguait, mince trireme d'or, parmi ces noirceurs et ces taches claires. Et comme elle tanguait, à travers des remous, nous nous accoudions longuement pour la voir.

livre une version romancée mais sincère de son parcours personnel, marqué par les défis et les échecs d'une femme qui choisit de vivre de sa plume au XIX^e siècle.

Il ne passait personne ; nous étions bien seuls ; les maisons des quais, closes, éteintes. Un pays mort que nous traversions en touristes, en curieux, charmés de ne pas rencontrer d'importuns. Cela nous donnait une aise indicible. Nous parlions haut, avec des rires qui sonnaient. J'avais fini par abandonner le bras de Paul, et nous allions, ballants, sans rythme, partants, arrêtés, comme en pleins champs, lui, très gai, moi, un peu grisée de cet air nocturne et de tant de solitude et de tant de liberté (Peyrebrune, 1892 : 113-114).

Sous le regard de Georges de Peyrebrune, l'espace urbain, dès qu'il est épargné de la présence humaine, revêt une beauté semblable à celle des paysages ruraux. Cette vision, qui rappelle certains motifs déjà présents chez Victor Hugo ou George Sand — où la ville désertée devient le théâtre d'une harmonie retrouvée avec la nature —, traduit chez Peyrebrune une sensibilité écopoétique qui interroge les frontières entre le naturel et l'urbain, et propose une relecture critique des rapports entre l'humain et son environnement.

Ainsi, à travers la perception de Sylvère, Paris est transfiguré, par le biais d'une métaphore, en un paysage égyptien, magique et désertique. Bien que deux personnages humains soient présents dans la scène, l'atmosphère de solitude qui s'en dégage tient à leur isolement momentané dans l'espace urbain. Et puisque nature et solitude deviennent synonymes de liberté chez G. de Peyrebrune, cette impression de vide donne à l'héroïne l'illusion d'une liberté retrouvée, l'espace d'une promenade. Comme dans les landes de son pays natal qu'elle parcourait dans son enfance, Sylvère se retrouve, pour une fois, de nouveau à l'aise pour parler comme elle veut, rire comme elle veut et marcher comme elle veut, affranchie des contraintes imposées par la bonne société parisienne et ses normes de respectabilité.

D'après Annis Pratt *et al.* (1981 : 17), l'identification à la nature des héroïnes constitue un aspect récurrent dans la fiction écrite par des femmes. C'est ce qu'elle nomme « the greenworld archetype » (fr. l'archétype du monde vert), c'est-à-dire la description d'un espace naturel qui sert de refuge à l'être féminin, où ce dernier peut demeurer « sauvage » à l'abri du monde « civilisé », ou bien revenir par la mémoire, une fois apprivoisé :

Both the girl's desire and society's discouragement are reflected in women's fiction, where, as a result, nature for the young hero remains a refuge throughout life. At the adolescent stage however, her appreciation of nature is retrospective, a look backwards over her shoulder as she confronts her present placelessness and her future submission within a male culture. Visions of her own world within the natural world or naturistic epiphanies, channel the young girl's protests into a fantasy where her imprisoned energies can be released. Later, the mature woman hero tends to look back

for her lost selfhood so that when she readies herself for her midlife
rebirth journey, images of the green world remembered once
more come to the fore¹⁰ (Pratt *et al.*, 1981 : 17).

D'autres exemples de la parfaite communion entre la jeune héroïne et la nature persistent dans l'œuvre de Georges de Peyrebrune. Dans « Polichinelle » (1883)¹¹, par exemple, Sylvine est présentée dès le début en nymphe des bois dans un cadre naturel qu'elle transite librement dans l'attente que le moment vienne de se marier :

Elle n'a pas encore vingt ans. Cependant, on s'étonne dans son monde de ne pas la voir mariée. Elle paraît toujours sur le point de faire un choix. Toutes les douairières ont sa promesse pour le protégé que chacune lui présente. Et puis, si on la presse, elle échappe, elle glisse les doigts, elle s'envole ; on reçoit le coup de flèche de son œil oblique, on entend son rire frais, on voit flotter sa chevelure dénouée, sa robe battue par le vent de sa course ; et puis, plus rien : Sylvine est allée jouer avec les gamines qui sautent à la corde, avec les chats, avec la perruche, avec les feuilles qui roulent dans les allées du parc et les papillons qu'elle pourchasse, affolés, de fleur en fleur (Peyrebrune, 1883 : 2).

Quand la jeune fille prend possession de la nature — de son « monde vert » —, « elle prend aussi orgueilleusement possession d'elle-même » (Beauvoir, 2010 [1949] : 127).

Il arrive parfois, comme dans « Polichinelle », que la nature apparaît sous la forme d'un jardin ou d'un parc — des lieux qui, bien qu'ils soient créés par l'humain, permettent encore une certaine expérience du vivant. Ce n'est pas tant l'espace lui-même qui est valorisé, mais plutôt la présence de la nature qu'il contient. Comme le souligne Susan Griffin dans l'extrait suivant, ce qui importe, c'est que cette nature, même partielle, reste à distance de la culture dominante — ici, celle de l'homme blanc dans le contexte français — et qu'elle offre un moment de reconnexion possible avec

¹⁰ Traduction libre : « Le désir de la fille et le découragement de la société se reflètent dans la fiction féminine, où, en conséquence, la nature pour la jeune héroïne reste un refuge tout au long de sa vie. À l'adolescence, cependant, son appréciation de la nature est rétrospective, un regard en arrière sur son épaule alors qu'elle confronte son absence de lieu actuel et sa future soumission au sein d'une culture masculine. Visions de son propre monde au sein du monde naturel ou épiphanies naturalistes canalisent les protestations de la jeune fille dans une fantaisie où ses énergies emprisonnées peuvent être libérées. Plus tard, l'héroïne mûre a tendance à se remémorer son identité perdue afin que, lorsqu'elle se prépare pour son voyage de renaissance à la mi-vie, des images du monde verdoyant se rappellent à elle ».

¹¹ « Polichinelle » (1883) est un conte dans lequel l'héroïne, Sylvine, une jeune duchesse parisienne, virile, indépendante, rêveuse et rebelle, profite de la liberté que lui confèrent son jeune âge et l'isolement de son château. Elle se berce de l'illusion de pouvoir échapper à son destin — un mariage arrangé par son père — en vivant une aventure romanesque inspirée de l'amour courtois, où les rôles de genre sont néanmoins inversés : c'est elle qui prend l'initiative, choisit son bien-aimé et se propose de le « ravir », renversant ainsi les codes traditionnels du roman sentimental.

le monde naturel :

Elle était au jardin, tapie derrière les buissons, tandis que la nuit tombait, au moment où l'on rappelait les autres enfants, et elle était restée silencieuse, raconta-t-elle, comme une souris, pour pouvoir être seule dehors. Et quand les cris des autres enfants avaient disparu à l'intérieur, dans ce nouveau silence, elle s'était mise à entendre les mouvements des oiseaux. Alors elle était restée immobile et les avait observés. Puis elle avait senti, dit-elle, la terre sous ses pieds se rapprocher d'elle. Et elle avait commencé à jouer avec les baies et les plantes, à chuchoter aux oiseaux enfin.

Et les oiseaux, raconta-t-elle, lui avaient répondu. Puis, quand, entendant la voix inquiète de sa mère, elle avait fini par disparaître du sombre enchevêtrement d'arbres et d'arbustes, son visage était si radieux que sa mère, étonnée de cette joie nouvelle chez sa fille, ne lui avait pas dit ce qu'elle savait qu'elle aurait bientôt à lui dire. Que les buissons derrière lesquels elle s'était cachée pouvaient dissimuler des étrangers, que pour elle les ombres bruissaient de dangers, qu'en de tels lieux les petites filles devaient être effrayées (Griffin, 2021 [1978] : 174).

Georges de Peyrebrune a recours de nouveau à la mythologie grecque et à l'image de la nymphe des bois pour la description de l'héroïne dans l'incipit du roman *La Margotte* (1887)¹² :

[Elle] était bien, au fond de ces bois, comme une hamadryade à peine née de l'écorce entr'ouverte d'un chêne, un être inachevé, très pur, très beau, très inconscient, tout juste échappé à l'animalité soudée au sol de la plante, et aspirant toutefois à une vie supérieure, jetant en l'air ses lianes pour grimper, ses rameaux pour fuir (Peyrebrune, s.d. [1887] : 8).

La Margotte est alors découverte par l'anti-héros qui, ébloui par sa beauté, s'empare d'elle. En effet, sous le regard de l'homme, la femme libre est assimilée à un territoire de conquête où à un animal sauvage à dompter. C'est le désir colonisateur, l'illusion de la domination qui s'éveille en lui, comme l'évoque Griffin (2021 [1978]) dans son essai :

Ainsi, il l'amadoue, lui parle de son désir. Il la fait sienne. Il l'enferme. Il l'encercle. Il la met sous clé. Il la protège. [...] Et une fois qu'elle est sienne, il fait grand cas de son plaisir. Il se régale

¹² *La Margotte* (1887) raconte l'histoire de Marguerite, une jeune paysanne vive et sensible, qui tente de s'élever au-dessus de sa condition modeste. Soutenue par son intelligence et sa soif de savoir, elle cherche à s'émanciper dans une société dominée par les normes patriarcales. Elle trouve un appui ambigu en la personne d'Étienne, un homme cultivé qui l'encourage tout en incarnant les limites du regard masculin sur l'émancipation féminine.

à l'admirer. Il la pare somptueusement. Il lui offre de l'ivoire. Il lui offre du parfum. [...] Et ainsi il l'adoucit. Il la rend calme. Il la rend redevable. Il l'a domptée, dit-il. Elle est heureuse d'être sienne, dit-il. [...] Plus rien de l'ancien animal ne survit en elle (Griffin, 2021 [1978] : 170-171).

Tel un pygmalion, l'anti-héros dans *La Margotte* (Peyrebrune, s.d. [1887] : 8-9), est convaincu d'aller « faire une bonne action » quand il se charge d' « aider à l'ascension de cet être, le soutenir, le hausser vers la lumière ». La transformation de l'héroïne, de nymphe sauvage en « femme comme il faut », passe alors par le déménagement en ville. C'est, selon Maria Mies (1998b [1993] : 177), l'idée héritée des Lumières que l'éloignement de la nature est « la précondition nécessaire de l'émancipation, comme un pas de la nature vers la culture, de la sphère de nécessité vers la sphère de liberté, de l'immanence vers la transcendance ».

Or, dans son nouvel emplacement, la Margotte perd petit à petit de son essence et de sa vitalité. En ville, on se conduit conforme aux normes de la bienséance. Ainsi, le surnom par lequel elle se faisait appeler jusque-là cède sa place au prénom Margot, et sa liberté d'aller et venir s'évanouit avec sa rusticité. Seule et souillée — car elle est enceinte de son ravisseur —, on doit la cacher : elle passe alors ses journées enfermée à la maison, comme un oiseau dans sa cage :

Durant l'hiver qui fut très froid, et d'autant plus joyeux pour la vie parisienne, Margot parut s'éteindre, s'engourdir dans les tristesses d'un ennui grandissant. Assombrie, les traits tirés, la bouche morne aux coins retombants, elle promenait par la maison sa robe flottante dont les manches longues pendaient, semblables à des ailes repliées. Et elle faisait songer, en ces va-et-vient farouches, à quelque grand oiseau retenu prisonnier (Peyrebrune, s.d. [1887] : 177).

Mais l'hamadryade, dont le sort est intimement attaché à celui de l'arbre qu'elle habite, finit par disparaître. Dépourvue de son identité primaire, qu'on juge honteuse et indigne d'une société civilisée, Margot s'applique alors à se construire une identité nouvelle à l'image de son ravisseur par le biais de la culture. Aussi se fait-elle instruire jusqu'à ce qu'elle le surpasse intellectuellement, moment où elle l'abandonne définitivement. Georges de Peyrebrune met en place à travers son héroïne ce que Maria Mies (1998a [1993]) décrit comme la « stratégie de rattrapage » :

Pour les femmes des classes moyennes dans les sociétés d'abondance, cette politique de rattrapage implique l'appropriation d'une part du butin de l'homme blanc. Depuis le siècle des Lumières et la colonisation du monde, la conception d'émancipation, de liberté et d'égalité de l'homme blanc est basée sur la domination de la nature, et des autres peuples et territoires. La division entre nature et culture fait partie intégrante de cet

arrangement. Des premiers mouvements des femmes à ceux d'aujourd'hui, une partie importante des femmes a accepté la stratégie de rattrapage des hommes comme la voie principale vers l'émancipation. Ceci implique que les femmes doivent surmonter en elles ce qui a été défini comme « nature », parce que, dans ce discours, les femmes ont été mises du côté de la nature, alors que les hommes étaient vus comme les représentants de la culture (Mies, 1998a [1993] : 81-82).

Le sort de celles qui n'ont pas d'accès à la culture ni l'opportunité de rattraper l'homme en conséquence, est malheureusement bien différent chez Peyrebrune. C'est le cas de l'héroïne de *Victoire la Rouge*¹³ dont la « pauvre existence [...] ressemblait [...] à celle d'une bête de somme » (Peyrebrune, 1898 [1883] : 42). L'auteure insiste une fois de plus sur la connexion particulière entre femme et nature pour la description du personnage :

Elle vivait intimement avec la terre, dont elle prenait souci comme du sein qui l'aurait engendrée et nourrie. Elle semblait née de là, comme une herbe vivace ou comme un animal ayant ouvert les yeux dans un terrier, sur la mousse, et brouté l'herbe au ras du sol, dans la senteur forte de la terre humide et chaude (Peyrebrune, 1898 [1883] : 133-134).

Mais dans ce cas, l'espace rural ne sert pas de refuge puisqu'il est investi par l'humain. Victoire se retrouve alors exploitée et brutalisée dans sa condition de bonne à tout faire comme on abuse des animaux de ferme (Ménard, 2024 : 17).

Peyrebrune fait d'une pierre deux coups et dénonce à la fois les abus de la gent masculine contre les femmes et contre les animaux non-humains. L'injustice de ces violences est d'autant plus flagrante que les victimes demeurent des êtres purs et innocents, incapables de saisir les motivations de tant de cruauté :

Elle devenait farouche comme un animal sauvage et traqué. Ses regards en dessous luisaient de douleur et de haine. Une révolte la tenait sans qu'elle sût contre qui, sinon contre la vie elle-même qui l'avait faite si misérable et abandonnée (Peyrebrune, 1898 [1883] : 111).

Si Georges de Peyrebrune se montre sensible à la cause des femmes et à la cause animale à plusieurs reprises à travers ses textes, elle ne l'est pas moins aux crimes commis contre l'environnement au nom du progrès et du développement. La tragédie

¹³ Dans *Victoire la Rouge* (1883), Georges de Peyrebrune met en scène une jeune paysanne périgourdine victime de violences sexuelles, d'injustices sociales et de marginalisation. À travers le parcours tragique de Victoire, surnommée « la Rouge » pour sa chevelure flamboyante, Peyrebrune dénonce les abus du pouvoir patriarcal et les mécanismes d'oppression qui touchent les femmes et les êtres vulnérables.

basée sur des faits réels qui sert de cadre au roman *Les Ensevelis* (1887)¹⁴ met en évidence la dégradation infligée à la Terre comme conséquence de l'extraction minière et ses effets sur les populations et les cultures.

Les mines, comme le souligne Vandana Shiva (1998 : 117), « sont les temples de la nouvelle religion » de l'homme blanc — le développement —, dont « les sacrements [...] s'appuient sur le démantèlement de la société et de la communauté, sur le déracinement des populations et des cultures ». Dès les premières pages de son roman, Georges de Peyrebrune attire l'attention du lecteur sur la transformation à la fois physique et sociale que subit le paysage villageois après l'ouverture des carrières et l'arrivée des ouvriers venus de la ville avec leurs familles :

La route départementale [était] bordée de maisons inégalement plantées et qui remontaient sur le couteau. Celles-ci paraissaient de petites fermes, avec les étables basses qui les entouraient, leurs jardins assez vastes, les bouts des prairies et de champs enfermés dans le carré des haies vertes. La plupart des ouvriers travaillant aux carrières habitaient ces maisonnettes, et l'aisance relative de ces petits ménages se traduisait par un soin, que n'ont pas les paysans, pour le décor de leurs jardins. Des fleurs les égayaient. Au long des allées il y avait des géraniums pourpres en bordure éclatante, des fuchsias qui agitaient leurs longues clochettes au souffle du vent. Par les fenêtres ouvertes, ornées parfois de rideaux en mousseline claire, on voyait des lits hauts, garnis, enflés sous la couverture par l'édredon neuf. Les armoires brillaient, en noyer bien ciré, et les hardes qui séchaient alentour étaient plus propres, plus élégantes que celles qu'on voyait appendues aux environs des métairies. Il y avait déjà du luxe de l'ouvrier des villes dans ces ménages. Les enfants portaient des vêtements bien coupés, des chapeaux comme en ont les fillettes de Paris, des robes ornées de volants. Le village avait perdu de sa rusticité depuis l'ouverture des carrières ; les femmes en avaient presque abandonné leur fichu de tête, noué sur le front avec une pointe en oreille rabattue sur le côté gauche ; et les hommes ne portaient plus le bonnet de coton jadis enfoncé sur la nuque, le pompon flottant. Maintenant aussi les paysans n'envoyaient plus leurs fils au labour, mais à l'école, et de là vers la ville, pour faire des employés ; et les filles passaient des bancs de l'école des Sœurs aux examens de la préfecture pour être reçues et

¹⁴ *Les Ensevelis* (1887) est un roman inspiré d'un fait réel : l'effondrement des carrières de Chancelade en 1885, qui emprisonna cinq ouvriers sous terre pendant près de dix mois. Georges de Peyrebrune, témoin direct de la catastrophe, s'engage dans une démarche de justice sociale en dénonçant les lenteurs administratives et les négligences des autorités. Le roman mêle reportage, critique sociale et fiction romanesque, en construisant une intrigue amoureuse sur fond de drame humain.

diplômées, afin de faire des institutrices ou des postulantes aux télégraphes et aux postes.

Pendant ce temps, la terre se repose : il n'y a plus de bras pour la cultiver. Alors on fait du fourrage, qu'on vend aux éleveurs. Heureusement que les chênes poussent tout seuls, donnant leurs glands aux porcheries, et aussi les châtaignes et les truffes, qui gardent encore quelque richesse à ce pays. Mais le pittoresque a disparu dans cette évolution. Un nivellement a passé sur les usages, les costumes, les mœurs bien plus rapide encore que sur les autres parties de la France où la couleur locale pâlit cependant et s'efface chaque jour (Peyrebrune, 1887 : 51-53).

L'ouverture des carrières et la délocalisation de la main-d'œuvre spécialisée entraînent l'investissement du monde rural par le monde urbain et un changement de paradigme profond. Le passage cité met en scène, avec une grande précision descriptive, les effets concrets de cette transformation sur le paysage, les habitations, les pratiques sociales et les aspirations individuelles. La modernité, incarnée par l'arrivée des ouvriers des villes et les nouveaux modes de vie qu'ils introduisent, modifie non seulement l'apparence du village, mais aussi ses structures sociales et ses valeurs.

Ce que Peyrebrune donne à voir, c'est un effacement progressif de la « couleur locale » au profit d'un modèle urbain standardisé. Le confort matériel et les signes extérieurs de progrès (mobilier, vêtements, scolarisation) masquent une perte plus profonde : celle des liens organiques entre les habitants et leur terre. Cette dernière, désormais délaissée, « se repose », faute de bras pour la cultiver, et devient une ressource exploitée de manière extractiviste, réduite à ses potentialités économiques.

Or, en décrivant cette évolution, Peyrebrune ne se contente pas de dresser un constat sociologique : elle en souligne les conséquences écologiques et existentielles. La Terre, autrefois mère nourricière, se transforme en un « monstre au ventre vide » (Peyrebrune, 1887 : 128) prêt à engloutir ceux qui, insouciants des conséquences de leurs actions, continuent de l'exploiter jusqu'à l'épuisement. L'image puissante de cette métaphore traduit la violence symbolique et matérielle de l'exploitation industrielle et suggère une inversion du rapport à la nature : ce n'est plus l'humain qui dépend de la Terre, mais la Terre qui est vidée de sa substance pour répondre aux besoins d'un développement aveugle.

Ainsi, à travers *Les Ensevelis*, Peyrebrune propose une critique précoce de la logique productiviste et de ses effets destructeurs sur les écosystèmes, les communautés rurales et les imaginaires collectifs. Son roman s'inscrit dans une écopoétique du care, attentive aux voix étouffées par le progrès, qu'elles soient humaines ou non humaines.

4. Conclusion

Observatrice de son temps, femme engagée et sensible aux injustices, Georges de Peyrebrune ne reste pas indifférente à la question écologique. Comme nous avons

pu le constater, l'écrivaine laisse à travers ses textes la trace d'une inquiétude environnementale, comme elle s'inquiète pour le sort des animaux-non humains et pour la situation imposée aux femmes.

Chez Georges de Peyrebrune, la dichotomie nature-homme — entendue ici au sens masculin, où l'homme incarne le pouvoir patriarcal et la domination sur le vivant — prévaut sur celle opposant nature et ville, d'autant plus que l'espace urbain n'est pour elle qu'un bastion de la domination masculine. Par de belles images, elle parvient, par ailleurs, à éveiller le lecteur aux rapports existant entre la terre, les femmes et les animaux non-humains, qui sont assimilés, réifiés et dégradés simultanément par la culture patriarcale et capitaliste.

À la lumière de ces éléments, nous pouvons conclure qu'une lecture critique écoféministe de l'œuvre de Peyrebrune est non seulement possible, mais nécessaire, du fait qu'elle révèle une conscience écologique précoce liée à une critique féministe. En effet, bien que nous ne puissions pas parler de littérature écoféministe en soi à cette époque, il existe chez Peyrebrune une « écriture de la nature » associée de manière plus ou moins consciente à une « écriture des femmes » qui met en lumière la contribution de cette écrivaine à une prise de conscience avant la lettre pour la cause écologique-féministe.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BEAUVOIR, Simone de (2010 [1949]) : *Le Deuxième sexe*, t. 2 « L'expérience vécue ». Paris, Gallimard.
- BURGART GOUTAL, Jeanne (2018) : « L'écoféminisme et la France : une inquiétante étrangeté ». *Cités*, 1 : 73, 67-68. URL : <https://www.jstor.org/stable/44955307>
- BURGART GOUTAL, Jeanne (2021) : « Nous sommes la nature... » [Préface], in S. Griffin, *La Femme et la Nature*. Paris, Le Pommier/Humensis, VII-XXV.
- CAMBOURAKIS, Isabelle (2018) : « Un écoféminisme à la française ? Les liens entre mouvements féministe et écologiste dans les années 1970 en France », *Genre & Histoire*, 22. DOI : <https://doi.org/10.4000/genrehistoire.3798>
- EAUBONNE, Françoise d' (2024 [1974]) : *Le Féminisme ou la mort*. Préface de Myriam Bahaf-fou et Julie Gorecki. Lorient, Le passager clandestin.
- GAARD, Greta & Patrick D. MURPHY (1996) : «A Dialogue on the Role and Place of Literary Criticism Within Ecofeminism». *Interdisciplinary Studies in Literature and Environment*, 3: 1, 1-6. DOI: <https://doi.org/10.1093/isle/3.1.1>
- GAARD, Greta (2010) : «New Directions for Ecofeminism: Toward a More Feminist Ecocriticism». *Interdisciplinary Studies in Literature and Environment*, 17 : 4, 643-665. URL: <https://www.jstor.org/stable/44087661>

- GANDON, Anne-Line (2009) : « L'écoféminisme : une pensée féministe de la nature et de la société ». *Recherches féministes*, 22 : 1, 5-25. DOI : <https://doi.org/10.7202/037793>
- GENEL, Katia ; Jean-Baptiste VUILLEROD & Lucie WEZEL [dir.] (2020) : *Retours vers la nature ? Questions féministes*. Lormont, Le Bord de l'eau.
- GRIFFIN, Susan (2021 [1978]) : *La Femme et la Nature. Le rugissement en son sein*. Traduit par Margo Lauwers et préfacé par Jeanne Burgart Goutal. Paris, Le Pommier/Humensis.
- HARO HERNÁNDEZ, Lydia de (2019) : « Écrire l'amour comme moyen de subsistance et de revendication au XIX^e siècle : Georges de Peyrebrune et la thématique sentimentale ». *Çédille, revista de estudios franceses*, 15, 241-251. URL : <https://www.ull.es/revistas/index.php/cedille/article/view/1645>
- LAUWERS, Margot (2024) : « Critiquer les centrismes par l'écoféminisme », in S. Contamina & A. Hermetet (éds.), *Éco-écrire. Formes littéraires et artistiques de l'inquiétude environnementale*. Rennes, Presses universitaires de Rennes. URL : <https://books.openedition.org/pur/241582>
- MÉNARD, Sophie (2024) : « Préface », in G. de Peyrebrune, *Victoire la Rouge*. Paris, Le Livre de Poche, 7-29.
- MIES, Maria (1998a [1993]) : « Le mythe du développement par rattrapage », in M. Mies & V. Shiva, *Écoféminisme*. Traduit de l'anglais par Edith Rubinstein, avec la collaboration de Pascale Legrand et Marie Françoise Stewart-Ebel. Paris, L'Harmattan, 71-85.
- MIES, Maria (1998b [1993]) : « Le dilemme de l'homme blanc ; en quête de ce qu'il a détruit », in M. Mies & V. Shiva, *Écoféminisme*. Traduit de l'anglais par Edith Rubinstein, avec la collaboration de Pascale Legrand et Marie Françoise Stewart-Ebel. Paris, L'Harmattan, 153-184.
- MULTITUDES (2017) : « Écoféminismes ». *Multitudes*, 67. URL : <https://www.multitudes.net/category/l-edition-papier-en-ligne/67-multitudes-67-ete-2017/majeure-67-eco-feminismes>
- MURPHY, Patrick D. (1991) : «Ground, Pivot, Motion: Ecofeminist Theory, Dialogics, and Literary Practice». *Hypatia*, 6 : 1, 146-161. DOI : <https://doi.org/10.1111/j.1527-2001.1991.tb00214.x>
- PEYREBRUNE, Georges de (1883) : « Polichinelle », in *Polichinelle et Cie*. Paris, E. Plon et Cie, 1-39.
- PEYREBRUNE, Georges de (1887) : *Les Ensevelis*. Paris, Ollendorff.
- PEYREBRUNE, Georges de (1892) : *Le Roman d'un Bas-bleu*. Paris, Ollendorff.
- PEYREBRUNE, Georges de (1898 [1883]) : *Victoire la Rouge*. Paris, Alphonse Lemerre.
- PEYREBRUNE, Georges de (1902) : *Lettre inédite à Decker*. Manuscrit conservé à la Bibliothèque municipale de Périgueux.
- PEYREBRUNE, Georges de (s.d. [1887]) : *La Margotte*. Paris, La Librairie illustrée.
- PRATT, Annis; Barbara WHITE; Andrea LOEWENSTEIN & Mary WYER (1981) : *Archetypal patterns in women's fiction*. Bloomington, Indiana University Press.

- SHIVA, Vandana (1998 [1993]) : « Orphelin dans le “village planétaire” », *in* M. Mies & V. Shiva, *Écoféminisme*. Traduit de l'anglais par Edith Rubinstein, avec la collaboration de Pascale Legrand et Marie Françoise Stewart-Ebel. Paris, L'Harmattan, 117-126.
- SOCARD, Jean-Paul (2011) : *Georges de Peyrebrune (1841-1917) : Itinéraire d'une femme de lettres, du Périgord à Paris*. Périgueux, ARKA.